

Entretien avec Andrée Chedid (Paris, 1997)

Antoine Sassine

Mount Royal College (Calgary, Alberta)

Antoine Sassine: Madame Chedid, comment expliquez-vous le fait que vos personnages sont presque toujours animés d'une "espérance perpétuelle" en l'avenir de l'être humain?

Andrée Chedid: Je crois que sans cette espérance, on ne peut pas vivre. La vie est très dure par moments, et peut être absolument atroce. Pensons simplement à ce qu'a traversé le Liban et à ce que traversent les Yougoslaves. Si l'homme n'a pas un élan en lui qui le pousse en avant, qui resurgit en lui, un élan et une foi en la vie, je crois qu'il faut baisser les bras. L'espoir fait partie de l'être humain. C'est quelque chose qui est vraiment chevillé au corps. J'étais impressionnée de voir des amis libanais qui rentraient chez eux. Je trouvais cela absolument admirable. Ils avaient dans les yeux une lumière, une manière de foncer contre le destin. Et c'est cette espérance en la vie que j'admire beaucoup.

AS: Dans un article publié aux États-Unis, une collègue, Renée Linkhorn, dit que votre parcours "sera marqué par la féminitude et la poésie." Elle évite d'utiliser "féminité" ou "féminisme." Pensez-vous que le terme "féminitude" corresponde à votre conception de la femme?

AC: Je suis tout à fait d'accord avec son terme. Je pense aussi que les femmes ont bien fait de lutter. Il y avait des structures qu'il fallait changer. Il est très important qu'il y ait des êtres de combat qui foncent et qui font avancer les choses. Mais il ne faut pas s'enfermer ensuite dans un ghetto féminin. Je suis contre tous les ghettos. Ce qui fait que je me sens proche évidemment de tout ce qui touche à la féminité. Et je suis complètement contre tout ce qui l'opprime et l'empêche de s'exprimer. Il n'y a pas de rejet de l'autre. Si on n'avance pas avec les hommes, si nous nous bataillons toutes seules, le progrès n'a pas de sens. C'est ensemble qu'il faut progresser.

AS: Dans *Fraternité de la parole*, vous décrivez le destin humain comme un "bref passage" tout en insistant sur la nécessité d'un "incessant renaître."

AC: Cet "incessant renaître," on le lie à l'espoir. Il y a au fond de l'homme ce désir de repartir tout le temps; ce désir de recréer, ce désir d'imaginer, ce désir des choses qui vous poussent en avant. C'est vrai que la vie est un bref passage. On ne rencontre que des passages. Ce sont des moments. Mais il y a des moments où, au plus sombre des choses, un élan ou une amitié, vous aide à rejaillir. Je crois beaucoup à la parole amie, à un autre être, à un contact, à une main qui se tend vers la vôtre et qui, au moment le plus bas, vous donne le désir de resurgir. Je crois beaucoup à cette espèce d'élan, à cette espèce de renaissance due aux autres, et due aussi à une force intérieure que l'on a au fond de soi et sur laquelle on peut prendre appui.

AS: Quel rôle est-ce que la mémoire joue dans votre imaginaire? Pourrait-on dire qu'il y a une continuité non seulement temporelle mais presque charnelle entre le passé et le présent?

AC: Vous savez, c'est très drôle. Je crois que j'ai très peu de mémoire. Je ne suis pas du tout mémorisante. Je n'essaie pas de retrouver les choses du passé. Je suis assez peu portée vers la nostalgie. J'ai peut-être une mémoire inconsciente quand j'écris des choses qui resurgissent, qui viennent du passé.

AS: Vous ne faites pas un effort conscient pour vous souvenir de certains détails?

AC: Pas du tout. Je vois peu de choses en détails. Avec l'écriture, il y a des choses qui me reviennent. Comme je tiens beaucoup à la précision, je fais souvent un effort: par exemple, supposons que je parle d'un artisan ou d'un pêcheur, je fais un effort à travers un dictionnaire, je cherche le mot juste. Quand j'ai écrit *L'Autre* sur le tremblement de terre, j'ai été voir des gens qui s'occupent des tremblements de terre pour leur poser des questions. Ce n'est donc pas une mémoire qui raconte des choses à moi, des autobiographies. Maintenant que je commence à avoir un certain âge, je commence à parler de mon enfance parce que c'est tellement loin que ça peut être amusant comme thème. L'autobiographie, si vous voulez, je commence à en parler, de certaines scènes. C'est tellement loin que ce n'est plus moi, que je me sens décrochée, indépendante envers tout cela.

AS: Le temps est-il l'ennemi de l'existence humaine?

AC: C'est quelque chose d'inévitable. Si c'est inévitable, on ne peut pas en faire son ennemi. Vieillir n'est pas drôle, le temps qui passe n'est pas drôle; si on décide d'en faire son ennemi, ça devient très pénible. Il vaut mieux le prendre avec soi, l'assumer,

l'appivoiser. On y arrive...

AS: Dans *Terre intérieure*, vous dites:

Tout ce qui est nôtre s'efface
Tout ce qui est nôtre demeure
Et plante sa moisson jusqu'en l'extrême hiver.

AC: Il y a une certaine continuité. Il y a des choses qui disparaissent et d'autres qui se perpétuent. Justement, sans la mort, il n'y a pas de renaissance; c'est le prix qu'on paie. Si chaque saison ne payait pas son prix, l'hiver n'aboutirait pas au printemps. Même en soi, on traverse des périodes sombres, des périodes où on est dans la peine, l'angoisse. Chacun ressent ces périodes au maximum de soi-même. Si on vivait dans un printemps perpétuel, les choses essentielles se dissiperaient.

AS: En parlant de la vie, vous avez toujours voulu "chanter la vie," "raconter la vie." Votre univers est une célébration de la vie. Et pourtant, il y a la douleur.

AC: Il y a le deuil, il y a les tragédies, les guerres, les violences qui broient les êtres.

AS: La souffrance est-elle donc partie intégrale de la vie?

AC: Oui, elle l'est. Je connais peu d'êtres qui n'ont pas traversé des moments douloureux. D'abord, il y a la mort. Nous sommes tous destinés à mourir. Donc c'est déjà un destin tragique. Le destin de l'homme est toujours tragique au départ. Est-ce qu'il faut tout de suite se mettre des cendres sur la tête et renoncer? Non. Je ne crois pas. De ce destin qui paraît absurde, nous pouvons faire quelque chose de vivant.

AS: Vous regardez la mort avec un certain sourire...

AC: Maintenant oui, j'ai commencé par être très révoltée; quand j'étais petite, je me souviens, j'étais révoltée. Je me disais: "Qui nous a jetés, sur terre?" On vous donne un petit bout d'existence et puis on nous l'arrache. Plus tard je me suis faite à l'idée et je trouve que la mort donne à la vie une grande intensité.

AS: La mort est-elle ressentie dans votre univers comme un aboutissement ou comme une renaissance continue?

AC: Je ne crois pas à ce qu'on peut appeler une après-vie. Je ne m'en préoccupe pas du tout; ça ne m'intéresse pas, finalement. C'est d'un ordre tellement au-delà de nous, de notre compréhension.

AS: Ce qu'on admire chez vous, c'est que, malgré la présence de la mort, il y a une promesse de bonheur. Vous dites que "l'acre langue des morts se rachète en promesse de rosée."

AC: Je crois que c'est la vie ça, malgré tout. Au Liban, c'était atroce. Malgré tout, la paix est revenue. on me demandait souvent: "Qu'est-ce que vous en pensez?" On me disait souvent que ça n'allait pas finir, cette guerre au Liban. Je disais: "Non, ça va forcément finir." Il y a eu les Nazis. Il n'y a pas pire que les Nazis. On en sort finalement. Il y a quand même un sortie. Je suis incapable de vivre dans le pessimisme; espérer m'aide à vivre. Il faut savoir que la vie est extrêmement difficile, mais il y a des rencontres extraordinaires, des spectacles superbes que la nature nous offre. Il y a l'œuvre des hommes qui est magnifique.

AS: Y a-t-il un désir de vaincre la mort?

AC: On ne peut pas la vaincre; je ne crois pas, il faut l'accepter, faire avec.

AS: J'admire la portée existentielle de ce paragraphe tiré de *La Cité fertile*. Je cite Aléfa:
« Alors, mon âme... sois nourrie du dédains, jamais riche au dehors! Ainsi tu te nourriras de la Mort qui se nourrit des hommes et, morte la Mort, plus rien ne meurt. »
Le fait d'avoir cité ce paragraphe, peut-être y accordez-vous une certaine importance...

AC: Oui, peut-être; pas consciemment en tout cas.

AS: Vous dites « L'impossible est le seul ennemi digne de l'homme ». Vous célébrez l'effort personnel dans la vie?

AC: Oui, oui. Il y a une volonté de bonheur. Ça compte beaucoup. Le regard que l'on porte sur les choses transforme les choses aussi. On peut avoir un regard pessimiste ou optimiste, un regard ouvert ou étroit, fermé.

AS: Ce regard transforme la réalité...

AC: Oui, oui... L'imaginaire nourrit le réel.

AS: On a parlé de l'enfance tout à l'heure. Quelle influence votre enfance exerce-t-elle dans votre imaginaire poétique ou romanesque?

AC: Je n'en parle pas du tout. Je ne suis pas du tout autobiographique. Pas du tout. J'ai toujours pensé que l'imaginaire consiste à imaginer, quoi. Et comme je vous disais, maintenant que c'est loin, je revois des scènes du passé. Mais c'est tellement détaché de moi. Je porte mes racines en moi. Je ne passe pas mon temps à les interroger. Il y a des

choses qui reviennent en écrivant. C'est une façon d'être, je n'en sais rien. Je ne me recense pas le passé. Je suis orientale. Je suis très fière de l'être. Je suis très contente de venir d'un pays où il y a des choses qui m'ont certainement marquée; mais je ne passe pas mon temps à les examiner. Je lisais un jour Milan Kundera qui parle de "l'exil libérateur." Je le vis comme ça, l'exil. Ce que j'appelle l'exil. Je ne suis pas en exil; j'ai choisi de partir. Vous devez l'éprouver aussi. Je crois que lorsqu'on sort de son milieu, c'est une très bonne chose. Les racines, c'est bien, mais elles ne doivent pas vous empêcher de vivre. D'ailleurs, j'ai écrit un roman qui s'appelle *La Maison sans racines*. Je n'aime pas les maisons qui vous piègent, vous emprisonnent.

AS: Justement, dans ce roman, vous abordez le thème de l'enfance martyrisée par la guerre du Liban et vous exprimez votre révolte face à la tragédie libanaise.

AC: C'est effrayant et déroutant. Elle m'a beaucoup bouleversée, la guerre du Liban, sur le plan humain. Comment est-ce que les hommes sont capables d'aller jusque-là? On voit tout le temps des exemples de cette sorte. Les hommes sont capables du pire et du meilleur. Il y a tant de cruauté et tant de splendeur dans l'âme humaine.

AS: Dans sa très belle étude de votre poésie, Jacques Izoard dit que chez Chedid "tout respire la liberté, l'élan, le rêve léger." Est-ce par le rêve qu'on arrive à se libérer de la réalité ou est-ce que le rêve est un moyen de s'insérer dans la réalité?

AC: Ça nous aide à nous insérer dans la réalité. Je crois que l'on ne peut vivre pleinement si on n'est pas en même temps nourri de rêve et d'imaginaire. Ça ne veut pas dire que le rêve doit quitter la réalité. L'imaginaire fait partie de la réalité. « We are such stuff that dreams are made off, » disait Shakespeare. We are made of this dream. We would not be human, we would be animals if we do not dream. Bachelard disait: "un être qui manque du sens du réel ou un être qui manque du sens de l'irréel est un être incomplet." Qui n'a pas l'irréel en soi? Qui n'a pas l'imaginaire en soi? Quand on tombe amoureux, on imagine, on transforme la personne.

AS: Votre écriture est dominée par une quête. Est-ce une recherche d'une harmonie universelle, un cheminement vers la plénitude?

AC: Il y a une quête, c'est vrai. Mais ce n'est pas une quête qui cherche un aboutissement. Je ne suis pas en quête d'une vérité. Je me dis "voilà, c'est la vérité. Non. La quête est dans la quête, c'est dans la marche. "Aller me suffit," dit René Char. J'aime beaucoup cette pensée.

AS: Aléfa le croit aussi en disant: "J'ai le culte du mouvement".

AC: C'est ça. Elle est très vieille, mais son âme bouge.

AS: Quand vous écrivez, pensez-vous consciemment à la puissance symbolique des mots?

AC: Ce que j'essaie de faire, c'est d'utiliser une langue simple et limpide. Donc, c'est la juxtaposition des mots qui donne une certaine force au langage. Une situation ne m'intéresse que si elle porte en elle le mythe, quelque chose qui se comprend à différents niveaux. Dans *L'Autre*, par exemple, il y a l'histoire d'un tremblement de terre certes, mais il y a aussi une symbolique intérieure: celle par exemple du dépassement.

AS: À quoi aboutit l'écriture chez vous? À une paix intérieure, à une communion avec l'univers?

AC: Oui, surtout dans la poésie. C'est très symptomatique. On n'est tranquille que lorsqu'on a trouvé l'équilibre des mots; sinon, ça vous tenaille comme une abeille dans la tête. Des fois quelque chose ne va pas. On ne sait pas pourquoi. Tout d'un coup, on sait que le rythme est trouvé, qu'on ne peut pas aller plus loin. Ça se sent, ça se vit le moment où l'on peut s'arrêter, où l'on se dit: le poème tient.

AS: Ça recommence quand même. C'est ce qui donne à l'écriture la symbolique d'une interrogation continuelle...

AC: Dans la poésie, c'est clair parce que ces quelques lignes ne tiennent debout que si tout est en équilibre.

AS: Tous ceux qui connaissent votre oeuvre l'admirent beaucoup. Pourquoi pensez-vous qu'on aime ce que vous écrivez?

AC: C'est difficile de savoir pourquoi on l'aime.

AS: Vous donnez une nourriture à leur imaginaire à eux...

AC: Je ne sais pas. Quand j'écris, je ne pense pas à qui je m'adresse. C'est une soif de s'exprimer que l'on porte en soi. Mais évidemment, je suis très contente de savoir que telle ou telle personne s'intéresse à ce que j'écris. J'essaie de toucher quelque chose qui est au fond de chacun de nous, quelque chose qui me dépasse.

AS: Vous exprimez une certaine réalité ou un certains rêve que les lecteurs voudraient voir se réaliser...

AC: Je n'ai pas de message à passer. Pour moi, c'est un désir que j'ai toujours eu, une soif de sortir de sa peau, puis de mettre les choses en forme. C'est un besoin. Je ne cible pas en disant que je vais atteindre tel but ou tel catégorie de lecteur. Si cela touche les gens, tant mieux; c'est une chance.

AS: Il y a un optimisme qui imprègne votre univers. Même la mort est une mort presque heureuse. On vit, mais on vit pleinement chez vous.

AC: Il y a la mort, c'est vrai. Tout finit toujours par la mort. La tragédie de la mort est inévitable. Mais nous avons besoin de vivre pleinement. Il faut trouver quelque chose qui nous passionne, autrement la vie est trop terne.